

Photo : F.-Gérard Gessler

UN FRAGMENT DE LA PEINTURE MURALE DE CHARLES MENGE

VIGILANCE

Mais cette leçon de l'histoire, il faut la rappeler sans cesse aux générations qui montent. Il faut sans cesse que l'adulte mette la jeunesse en garde contre un optimisme qui lui pourrait être fatal. La jeunesse est volontiers portée à croire que demain ne ressemblera pas à hier. Nous voudrions tous que demain échappe à la menace de la guerre. Il ne nous appartient malheureusement pas d'en décider. Notre expérience nous apprend seulement que la faiblesse attire le malheur et c'est cette expérience que nous devons communiquer à ceux qui nous suivent.

Toute une élite de ceux qui nous suivent viendront dans cette maison : ils auront sous les yeux une illustration de la dure vérité du monde. Ils verront, parce qu'un peintre a su exprimer de manière saisissante, par ses moyens à lui, la loi qui régit les nations, que la force et le courage sauvent la cité. Ils liront dans l'imagerie que l'artiste leur propose que depuis les temps les plus anciens notre pays a eu en honneur de demeurer lui-même et qu'il a accepté toutes les charges, et jusqu'au don de la vie et du sang qui découlaient d'une si haute conception du devoir.

Voilà pourquoi nous n'avons pas le sentiment, en inaugurant une œuvre d'art, de remplir une autre mission que celle qui est proposée à un chef de Département militaire. Notre devoir n'est pas seulement de donner des armes à nos soldats ; notre devoir consiste aussi à les éduquer, à les armer moralement, à les préparer dans leur cœur à remplir toutes les obligations de leur état de soldats-citoyens.

Une armée qui ne comprendrait pas pourquoi elle se bat ne saurait être qu'une armée sans véritable vaillance. C'est le cœur qui donne au bras son efficacité. Et c'est encore une leçon de Pascal qu'on doit aller au cœur par l'esprit et à l'esprit par le cœur. Nous voulons que notre soldat citoyen ne soit pas une machine de guerre mais un citoyen bien conscient, en acceptant ses charges militaires, de remplir une mission séculaire et sacrée.

REMERCIEMENTS

Voilà ce qui nous a guidé quand nous avons pris l'initiative de cette œuvre. Je voudrais seulement ajouter, avec mes remerciements à l'artiste et mes félicitations pour la manière particulièrement heureuse dont il s'est acquitté de sa mission, l'expression de ma gratitude à ceux qui nous ont permis de mener à chef cette entreprise. Le Service de l'artillerie nous a largement appuyés de son aide morale et financière. Il a parfaitement compris qu'il ne s'agissait pas seulement de rendre plus agréable une caserne en offrant à ses recrues une distraction visuelle pendant les repas — mais bien d'une œuvre éducative dont l'action, pour être plus secrète et plus lente que celle de l'instruction qui se donne sur la place d'exercice — n'en serait pas moins des plus fécondes. En ce dixième anniversaire de la création de notre caserne, il était nécessaire que nous songions à cet aspect de notre préparation militaire.

En vous remerciant encore tous, MM., d'avoir répondu à notre invitation, je forme le vœu que l'œuvre du peintre Menge soit comprise de notre jeunesse, à travers les générations de recrues qui viendront s'asseoir en face d'elle et j'espère que ces générations, en préparant la guerre, n'auront jamais à connaître que la paix.

A 14 h. 30, M. Marcel Gross, conseiller d'Etat, ouvre le réfectoire où se trouve la peinture murale à la détrempe du peintre Menge. L'effet est saisissant.

★

M. Maurice Zermatten, présentant l'œuvre, retrace cette page d'histoire illustrée par Menge :

Il fut un temps où les bonnes et pieuses gens du Valais n'aimaient pas trop leur évêque. Ce n'est pas le lieu de dire qui avait tort ou raison en ces querelles ; le fait est qu'en 1352, le Comte et Préfet dut quitter sa capitale. Il implora le secours de la Savoie contre ses ouailles en rebellion. Une fois de plus, les trompettes de la guerre sonnent sur les chemins de la plaine du Rhône.

Il faut imaginer d'une part des paysans, quelques bourgeois, quelques petits nobles qui vivent comme des hiboux dans leurs donjons solitaires, toute une population modeste et pauvre qui n'a guère d'autres armes que ses outils; — et de l'autre, une

noblesse brillante, bien équipée et bien armée, riche, théâtrale et cultivant la guerre comme le plus excitant des sports. D'une part, les hommes de la terre qui ne connaissent que le dur labeur nourricier mais qui ont la passion de la liberté et de l'indépendance — et de l'autre, une chevalerie qui va de siège en tournois pour son plaisir. C'est une fête, pour ces seigneurs, que de s'assembler à St-Maurice, en l'automne de 1352, à l'appel d'Amédée VI, le Comte Vert, et le chroniqueur voit accourir Guillaume de la Baume ; Antoine, Seigneur de Bauvien; Messire Jean de Vienne ; Messire Hugues, seigneur de Rignyer ; les Comtes de Neuchâtel, de Nydau, de Dalbay et de Gruyère ; les hardis seigneurs de la Chambre, de Grandson, de Monfaulcon, d'Entremons, de Cossonay, de Dais, de Myolans... une foule d'autres dont les noms ont aujourd'hui la poésie des personnages des légendes. Il en vint du Piémont et du Jura, de Genève et de la Bourgogne, avec leurs gens d'armes, leurs valets, leurs instruments de guerre : échelles, béliers et bastilles... Les enseignes flottent; les boucliers aux riches armoiries scintillent au clair soleil de l'automne. — Allons remettre dans les voies de la soummission ces canailles de Valaisans.

On voit le beau cortège entre les marais et les vignes qui remontent vers la ville des collines. Le jeune Comte Vert caracole à la tête de sa noblesse ; il a vingt ans ; il aime la vie et la guerre ; il n'a que mépris pour cette racaille qui ose provoquer son ami Guichard Tavel, évêque de Sion quant il se heurte à ces vachers à la hauteur des contreforts de la Morge, telle est sa vaillance qu'il les bouscule, les force à se replier. Et voilà la ville rebelle, derrière ses murailles, sous les tours grises de la Majorie et de Tourbillon, sous l'église-forte de Valère. — Allons ! qu'on presse le pas ! Amédée, qui n'a pas encore été armé chevalier, a grande hâte de montrer ce qu'il sait faire.

Mais il faudrait s'arrêter un instant, regarder ce qui se passe dans la ville. Les vieillards, les femmes les enfants, se sont réfugiés à Valère et à Tourbillon. De là-haut, ils aperçoivent le somptueux cortège ; ils entendent les trompettes, les clairons et les cornes. Est-ce que les hommes qui gardent nos remparts pourront contenir les rudes assauts de cette noblesse en représentation de gala ?

Ils sont tous à leur poste ; l'huile bout dans les chaudières ; les tas de pierres s'accumulent sur les remparts ; les sentinelles font le guet aux meurtrières. Oui, qu'ils viennent, ces orgueilleux seigneurs étrangers ! Nous les accueillerons avec l'ardeur d'un peuple libre !

Amédée investit la place. « Sans plus attendre, dit le chroniqueur savoyard, ordonnèrent leurs échelles, manteaux, chars et mineurs, magonceaulx, marteauls et aultres engins à rompre mur ; et puis ordonnèrent trois assaulx au trois pars de la ville, dont au principal assaut fust le Conte Ame de Savoie et le Conte de Genève, et toute la noblesse de Savoye, de Genevaix, de Baujeix... et le Seigneur de la Blagyen et le prince Jacques de Piémont et les siens — et ceulx du val d'Ouste et de Chablaix heurent le second et le tiers assaut heurent les Bourguignons et les Allemans et les Communes de Vaud... »

Ces dispositions prises, on passa la nuit dans le plus grand silence. Mais voici l'aube et je redonne la parole au chroniqueur savoyard :

« Et environ du point de matinée fust l'assault donné en 3 lieux ainsi comme devant avait été ordonné et chacun se mit en son lieu par grand arroy et la prendrent à sonner trompettes, et clerons, et corns, et buynes, tout tellement que l'air et la terre en retentissaient, et tous cryorent à l'assaut, à l'assaut, à l'arme, à l'arme. Et en ce faisant Messire Guillaume de la Baume requit et pria son Seigneur le Conte qu'il voulut recevoir l'ordre de la Chevallerie, et il lui accorda et requit messire Guillaume, qu'il le feist chevallier et lors le bon chevallier jacqua sespée, et lui donna la collee en disant : chevallier, de par saint Georges... »

Pendant ce temps, le siège allait bon train. Il dura toute la journée. Les braves paysans se défendaient avec l'âpreté d'une race qui a conscience de défendre avec sa vie, la liberté de ses enfants.

Mais le combat était par trop inégal. Une brèche enfin s'ouvrit, à l'ouest; le Comte Amédée VI put entrer à Sion sans incliner sa bannière. La Majorie ne tarda pas à se rendre à son tour — puis Valère et Tourbillon... Il fut fait un grand carnage dans les rues de Sion. De l'aveu même du Savoyard, on massacra un peu à tort et à travers. La ville d'abord mise à sac, fut brûlée. On sait que, de la cathédrale, il ne resta que les murs.

Cela se passait le 3 novembre 1352. Voilà 600 ans, presque jour pour jour. Ce n'est donc pas un joyeux anniversaire que nous fêtons. Ce sont des ruines et des sueurs de défaites que rappelle cet épisode de notre histoire, une histoire du reste ex-

trêmement tourmentée, sanglante et plus souvent marquée de nos misères que de nos victoires. A bien peser du pied sur le sol qui s'étendait au pied des remparts sédunois, on ferait suinter peut-être une flaque de sang.

Mais il est des défaites qui ont plus de grandeur que certaines victoires. C'est tout de même parce qu'ils se sont battus avec courage et honneur que nos ancêtres ont pu nous léguer l'héritage d'indépendance sur lequel, depuis des générations, nous vivons. C'est parce qu'ils ont eu le courage de préférer la mort à la servitude que ces vieux paysans, que ces vignerons, que ces petits barons de la cité nous inspirent encore aujourd'hui respect, gratitude et admiration.

Tel est la page de notre histoire valaisanne que le peintre Charly Menge a évoquée avec tant de bonheur sur le mur que vous avez devant vous. Il l'a fait non en historien figé sur des documents — encore qu'il n'ait pas négligé les documents — mais en artiste pour qui compte d'abord le mouvement et la vie. Le passé, n'est pas mort, sous son pinceau ; les personnages des chroniques rejettent leurs bandelettes ; ils s'animent, sous les couleurs contrastées d'un jour d'automne, après vendanges ; ils frémissent de vaillance ou de colère ; ils vivent. C'est vraiment tout un peuple, ici, qui peine et qui vibre dans l'orage qui s'abat sur sa ville, une cité qui grouille dans la pierre, une nation qui fait ont à l'adversité. Le peintre ordonne ses scènes et ses tons mais que nous sommes éloignés de ces laborieuses reconstitutions historiques dont les héros, à nous, à l'intérieur des remparts, ce sont de pauvres hommes qui luttent avec l'ardeur du désespoir, dans la pauvreté de leur condition. Dans ce tumulte de foule à la Dubout, dans ce grand lâchage de haine et de violence, ce sont bien les caractères d'une race qui est la nôtre qui s'imposent et nous retiennent tandis que la brillante chevallerie parade pour le plaisir et joue le grand jeu de sa vanité.

Il faut souligner ici l'humour d'un peintre qui n'étala jamais sa colère et ses tendresses mais suggère avec malice, évoque dans la discrétion. Comme on le sent proche de ce petit peuple aux abois ! Comme on lit dans l'arabesques subtile de sa composition son souci de participer aux affres de la tribu ! D'un pinceau naïf, en apparence, il nous conduit au cœur du drame et quand nous nous arrêtons à suivre le détail amusant ou douloureux d'une scène c'est un ensemble aux vastes perspectives qui soudain se révèle à nous et nous conduit fort loin dans l'espace et dans le temps, par les chemins d'une adresse qui a nom talent.

Mais il serait vain de décrire ce que chacun éprouvera dans le secret de la découverte. Le miracle de l'œuvre d'art c'est qu'elle est différente aux yeux de tous ceux qui l'approchent. D'ailleurs, mon propos n'était que de rappeler une page d'histoire afin que l'œuvre de Menge vous soit plus directement familière. J'ajoute seulement en guise de conclusion un souhait : C'est que chaque maison où se forme notre jeunesse virile possède quelque œuvre d'art de cette qualité. C'est dans le passé que s'enracine notre foi et notre espérance.

★

La cérémonie d'inauguration a pris fin par une collation, après que chaque invité eut admiré à loisir l'œuvre si bien décrite par M. Marcel Gross, conseiller d'Etat et par M. Maurice Zermatten, réalisée par Charles Menge, dont le talent s'affirme indiscutablement; œuvre qui le classe parmi les meilleurs peintres du Valais.

f.-g. g.